

## Mes colocs sont d'anciens SDF

Ils sont consultant, prof ou ingénieur. Ils ont un toit, une famille... Et pourtant ces bénévoles ont choisi de vivre avec d'anciens SDF. Une expérience unique, menée à Paris, qu'ils nous font partager.



Paru dans leJDD

Des sans abri vivant dans des tentes à Paris. (Reuters)

**S**on modèle, c'est Ayrton Senna, le pilote automobile : «Un homme intraitable sur la piste, mais à côté, très généreux, s'occupant des gamins des rues.» À 33 ans, Sébastien cherche, lui aussi, un équilibre. La journée, ce commercial loue des avions à des clients très fortunés. Le soir, il vit avec d'anciens sans-abri. Il fait partie des bénévoles habitant [Valgiros, le centre d'hébergement et de stabilisation pour SDF](#) ouvert à Paris, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, en juin 2010.

Dans cette ancienne résidence des sœurs dominicaines, l'association chrétienne [«Aux captifs, la libération»](#) mène une expérience originale : faire cohabiter bénévoles et anciens exclus. La maison abrite trois appartements, un par étage. Chacun comporte huit chambres de 9 m<sup>2</sup> - trois pour des bénévoles, cinq pour les personnes issues de la

rue - ainsi qu'une cuisine, des douches et des WC communs. Objectif : vivre ensemble au quotidien.

Parmi les volontaires figure donc Sébastien. Mais aussi Annie, souriante quinquagénaire du ministère de l'Agriculture, Capucine, une avocate de 27 ans, ou Christian, 32 ans, consultant en systèmes d'information. Jean-Pierre, un Québécois de 34 ans, ancien prof d'économie, a posé ses bagages au deuxième étage tandis que sa fiancée, Clémence, ingénieure conseil en propriété industrielle, dort à l'étage des femmes.

La journée, tous travaillent à l'extérieur. Et gagnent bien - voire très bien - leur vie. Auparavant, certains habitaient en colocation, d'autres à l'étranger. Pascal et Chantal, le «couple d'hôtes» chargé d'encadrer les bénévoles, occupaient 100 m<sup>2</sup> à Paris avant d'emménager dans 35 m<sup>2</sup> à Valgiros! Tous ont casé leurs meubles chez des amis, la famille ou dans un garage.

«Peut-être devrait-on parler d'engagement plutôt que de bénévolat», estime Pascal, 61 ans, diacre et directeur de projets chez Vinci. «Pour habiter Valgiros, il faut déménager, partager le quotidien des résidents... Cela demande de l'énergie.» L'association a d'ailleurs du mal à trouver des candidats\*. Ici, bénévoles et «accueillis» - c'est la terminologie du centre - se répartissent les «corvées» : courses, cuisine, ménage...

Mais cela va bien plus loin qu'une colocation classique. «On ne fait pas les courses chacun dans son coin, on essaye de dîner à heure fixe. L'objectif, c'est de faire ensemble», explique Sébastien. «Si on arrive en retard au dîner et qu'on repart tout de suite après, cela n'a pas de sens», poursuit Capucine, la benjamine des bénévoles. «Le but, c'est de vivre

---

## Mes colocs sont d'anciens SDF

---

ensemble, de demander comment la journée s'est passée, de faire un jeu de société, de partager une tisane...»

Avant de loger à Valgiros, tous ont déjà connu de multiples engagements : visites à des personnes âgées, secourisme, maraudes dans la rue... Christian accueillait déjà des SDF quand il était étudiant. Sébastien a passé un mois dans un bidonville des Philippines. Leur démarche est aussi motivée par la foi, voire par leur histoire personnelle. Clémence, par exemple, songe à ses parents entrepreneurs : «Ils ont rencontré de gros problèmes financiers. Si la famille n'avait pas été là, nous aurions pu nous retrouver à la rue.»

Chacun verse 300 euros par mois (participation au loyer et à la nourriture) et vit ici, dans ces locaux flambant neufs bordés d'un jardinet. Sur le papier, ils doivent être présents environ deux soirs sur trois, deux week-ends sur trois. En réalité, cela varie : à eux de s'entendre pour qu'il y ait au moins un bénévole par appartement. Le samedi, les trois étages se réunissent pour un repas collectif. Suit l'atelier peinture dans le petit pavillon du jardin, ou une partie de ping-pong.

Ce jour-là, Capucine et Annie terminent la vaisselle. Sébastien aide un Roumain à réserver un vol sur Internet. Jean-Pierre et des accueillis préparent une soirée anniversaire. Pendant ce temps, un résident passe la tondeuse le long du potager... «Côté les bénévoles, cela nous remet dans le bon chemin», sourit Fabrice, un barbu de 38 ans qui a connu un an de rue. «On réapprend à vivre avec les autres, on reprend des habitudes... On est moins sauvage.»

### Ouvrir de nouveaux horizons

Les volontaires leur ouvrent aussi de nouveaux horizons, en invitant des amis à venir déjeuner au centre ou en accueillant les anciens SDF, le temps d'un week-end, dans leur maison de famille. Un

match de rugby ou une expo permettent aussi de nouer des liens. Sans compter les moments forts vécus «à la maison»: les anniversaires, cette soirée de Noël où tout le monde a chanté autour du piano, ou ce retour d'un résident hospitalisé pour une tuberculose. «Le centre ressemble parfois à une grande famille...»

Quelques règles simples régissent la vie commune : ni visites après 23 heures ni alcool... Malgré tout, parfois des tensions surviennent. D'autant plus qu'ici, vivent des personnes à vif, malmenées par l'existence. «La moindre inégalité de traitement peut être source d'énervement», témoigne un volontaire. Le ton peut alors monter, des menaces être proférées. Au bout de trois avertissements, le résident est remercié. Mais selon Pierre Jamet, le directeur du centre, ce n'est encore jamais arrivé.

À côté, chacun «décompresse» à sa façon. Escalade et rollers pour Sébastien. Week-end en province pour Jean-Pierre et Clémence : «Les gens qui vivent ici rencontrent beaucoup de difficultés, cela m'affecte, confie la jeune femme. J'ai besoin de quitter Paris pour me ressourcer. Si on est là, c'est pour donner la pêche, alors il faut être en forme...» Les rencontres mensuelles avec un psychologue peuvent aider. Les prières aussi, car ces bénévoles sont très majoritairement chrétiens.

L'expérience apporte aussi de vraies joies. Un SDF qui s'apprête à démarrer un CDI de cuisinier. Un autre embauché comme agent d'entretien dans un foyer étudiant. Mais les réussites ne sont pas seulement professionnelles. Un résident a, par exemple, renoué avec ses enfants, une femme dispose à nouveau d'un compte en banque et touche le RSA. Surtout, des liens se sont tissés. «Le bénévole peut devenir un confident», confirme Anne, installée à Valgiros depuis près d'un an et demi. «Quand on connaît l'exclusion, on se méfie des gens. Là, on retrouve confiance.»

---

## Mes colocs sont d'anciens SDF

---

### «Respecter leur rythme»

Les bénévoles apprennent aussi sur eux-mêmes. L'humilité d'abord. «Il ne faut rien attendre, sinon on risque d'être déçu. On ne peut pas vouloir à la place d'une personne, estime Clémence. Mais on peut l'accompagner, lui donner de l'amour.» Mieux vaut être patient... «Il faut accepter d'être là, inefficace, pendant des heures. Et un jour, un accueilli a envie de discuter. Ces personnes ne vivent pas à cent à l'heure, comme moi dans ma vie professionnelle ; il faut respecter leur rythme.»

La suite? Trois volontaires ont récemment rejoint le centre. Mais quatre sont en partance. Clémence et Jean-Pierre viennent de déménager, juste avant leur mariage auquel toute la maisonnée est conviée. Christian aimerait s'installer dans l'appartement qu'il a acheté, et reprendre ses études pour devenir directeur d'établissement social. Sébastien, lui, consulte les annonces immobilières et cherche déjà un autre engagement : «On ne peut pas vivre que pour sa pomme, sur une île, entouré de pauvreté...»

\* Rens. auprès d'Aurore de Montalivet : 01 49 23 89 90 ou [a.demontalivet@captifs.fr](mailto:a.demontalivet@captifs.fr)

### Réactions à l'article

Aucune Réaction, Soyez le premier à réagir